

Souvenirs de voyageurs à Namur :

Adam Boussingault (XVII^e siècle) et Victor Tissot (XIX^e siècle)

Marc RONVAUX

Les souvenirs de voyageurs passés par Namur sont un thème classique de notre historiographie, un thème attrayant aussi, car on est toujours curieux du regard de l'autre, fût-il d'un autre temps. Sous le titre *Le pays de Namur d'autrefois, d'après les récits de voyageurs*, Félix Rousseau a naguère rapporté et commenté dans *Namurcum* les souvenirs namurois de visiteurs de marque, tels Charles-Quint ou Marguerite de Navarre. Beaucoup d'autres ont été publiés, sans même compter les notices, somme toute fort voisines, d'historiens ou de géographes comme Gramaye et Guichardin, ou les chroniqueurs d'atlas anciens inspirés de la même veine.

Nous vous proposons deux nouveaux témoignages, très différents l'un de l'autre. Le premier est tiré d'un guide de voyage publié en 1665 par un père augustin parisien du nom d'Adam Boussingault. Le second est le souvenir de quelques heures passées à Namur, entre deux trains, par le journaliste Victor Tissot, sans doute en juillet 1876.

Adam Boussingault, *La Guide universelle de tous les Pays-Bas* (1665)

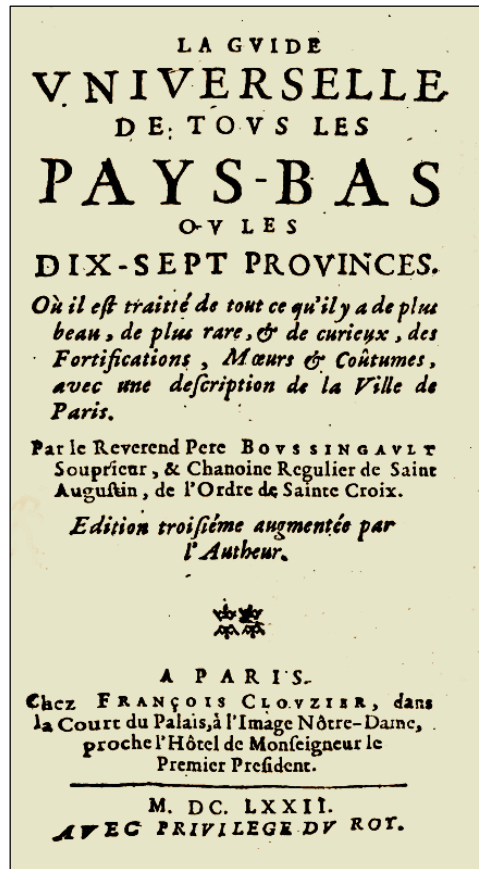
Issu d'une famille de marchands de vin, profession qu'exercèrent son père et son frère aîné, Adam Boussingault fut sous-prieur et chanoine régulier au couvent augustin de Sainte-Croix de la Bretonnerie, dans le quartier du Marais à Paris. L'*Építaphier du Vieux Paris*¹ nous apprend qu'il y mourut le 18 décembre 1701, à l'âge de 82 ans, après 62 ans de profession religieuse. C'est là tout ce que l'on sait

1. É. RAUNIÉ, *Építaphier du vieux Paris, Recueil général des inscriptions funéraires des églises, couvents, collèges, hospices, cimetières et charniers, depuis le Moyen Âge jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*, Paris, 1890, p.431.

de ce religieux passionné d'horizons lointains, et dont *l'opus magnum* est sans conteste *Le Nouveau Théâtre du monde, ou l'Abrégé des estats et empires de l'univers*, fort de quatre volumes publiés chez Loyson à Paris en 1668 et réédités en 1677. Une partie de cet ouvrage, *Le Theatre de La Moscovie, Et Discours Sommaire de Ce Qui Est Arrive En Moscovie Depuis Le Regne de Juan Vassilyvich Empereur* a été réimprimée en 1859.

Les descriptions de pays étaient fort en vogue au XVI^e siècle. La Renaissance, caractérisée par une grande curiosité du monde, marquait aussi la naissance de la cartographie moderne. En publiant chez F. Clousier sa *Guide universelle des Pays-Bas*, le père Boussingault s'inscrivait dans cette tradition, mais allait plus loin, proposant un manuel assorti d'itinéraires et de conseils au voyageur. L'ouvrage connut apparemment quelque succès, puisqu'il donna lieu à plusieurs éditions à partir de 1665, la dernière, en 1673, prenant le titre de *Nouvelle Description des Pays-Bas et des villes des Dix-sept provinces*². Une *Description du Pays-Bas*, éditée en 1720 à Bruxelles par Jean Nicolas de Parival, le plagiera encore allègrement, notamment en ses pages namuroises.

Dans cet ouvrage, dédié au marquis de Louvois, Boussingault se flatte d'être le premier à composer un guide de l'ensemble des X provinces *anciennement comprises sous le nom de Gaule Belgique, ou de basse Allemagne*, ouvrage qu'il compare modestement à ses devanciers, *assez commodes, pleins d'instructions et de curiosités, mais defectueux* par rapport à sa propre *guide que l'on peut dire universelle*. Il s'agit bien d'un guide de voyage, et le tour des Pays-Bas que propose l'auteur commence par Charleville, *où l'on va par coche de Paris*, de sorte que Dinant et Namur sont les premières étapes d'un périple qui en compte 125. Comme tout guide qui se respecte, celui-ci commence par des conseils pratiques. Il recommande ainsi aux voyageurs curieux de visiter les Pays-Bas de ne pas partir avant début juin « à cause des pluies, du froid, et des marécages, qui durent longtemps en ces provinces ». Parmi bien d'autres utiles recommandations, il leur déconseille de



2. À l'époque où le livre est publié, soit l'année de la mort du roi d'Espagne Philippe IV, les Dix-sept Provinces ne sont plus qu'une vue de l'esprit : les sept Provinces-Unies, calvinistes, sont en effet séparées des Pays-Bas méridionaux, espagnols et catholiques, en fait depuis les années 1570, en droit depuis le traité de Münster, en 1649.

boire du vin, « qui coûte beaucoup quoique souvent il ne soit gueres bon, étant du vin du Rhin », et de choisir plutôt la bière, « qui est fort bonne, et pour la santé et pour l'épargne ».

Avant de se mettre en route, l'auteur donne un aperçu de l'histoire, des institutions et des mœurs des pays visités. Il oppose la Flandre aux Provinces-Unies. Par Flandre, on entend alors l'ensemble des Pays-Bas méridionaux, et Boussingault explique d'ailleurs ce procédé classique de la *pars pro toto*, qui consiste à attribuer à un ensemble géographique le nom de sa composante la plus significative : « La Flandre porte ce nom et le donne au pays, parce qu'elle est la plus belle, la plus riche et la plus peuplée de ces Provinces. On y appelle Vualons (*sic*), les peuples qui sont proches des Français. » Namur est donc bien flamande, et concernée à ce titre par les descriptions générales, où fourmillent inexactitudes et clichés. « La Flandre jouit des faveurs du ciel, de la terre et de l'eau, les saisons y sont fort tempérées ; les hivers n'y sont pas rigoureux, ni les étés insupportables, à cause des vapeurs de la mer qui modèrent le froid et la chaleur : les tonnerres n'y grondent jamais, la foudre n'y tombe point, les tremblements de terre n'ébranlent aucune de ses maisons ». Si elle manque de blé, elle a « des pâturages très excellents, des bœufs en quantité, de bons chevaux de guerre, des brebis qui nourrissent plusieurs agneaux d'une seule portée, du beurre et du fromage qui se distribuent par tous les royaumes du monde ». Les naturels du pays ont « le corps bien fait, la taille riche, la couleur vive et enflammée ». Ils sont actifs, commerçants, d'une franchise qui confine à la naïveté. L'ecclésiastique ne se prive pas d'observer les femmes, qui sont belles, mais dont les charmes sont éphémères. Il est frappé par leur soin, par leur habitude de porter chapeau et boucles d'oreilles. Leur liberté l'étonne aussi : « Les Flamandes conversent indifféremment avec les hommes et se trouvent dans les festins avec la même intégrité, que la salamandre s'entretient dans le feu ». Propres, douces, toujours actives au ménage ou aux dévotions, elles voient cependant leurs qualités corrompues à la première goutte d'absinthe, car « ôter le verre à un Flamand, c'est retrancher les racines à un arbre »...



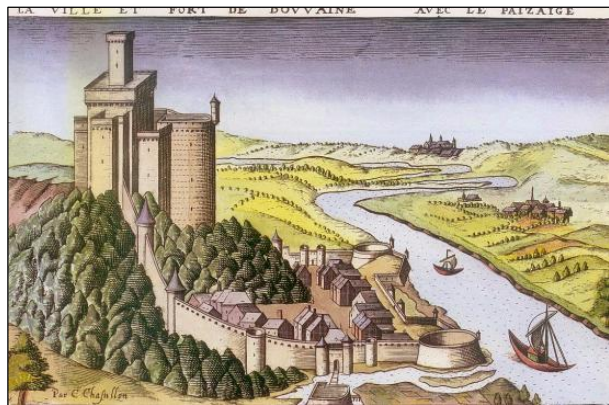
◀ Dinant au XVII^e siècle, gravure de M. MERIAN (1593-1650)

Après cette introduction, le père Boussingault entame son voyage et la première des dix-sept provinces qu'il visite est donc le comté de Namur, où il entre à avant de faire escale dans la principauté de Dinant.

De Charleville à Dinant sur l'eau par la Meuse on compte 15 lieues³. Ceux qui veulent voir les villes susdites, après les avoir bien considérées doivent reprendre leur chemin par Charlemont⁴, s'ils ne veulent voir de suite la ville de Limbourg⁵, qui donne son nom à sa province, et qui en est capitale, éloignée de 18 lieues de Charlemont. La ville de Dinant est assez jolie, elle a un château assis au haut d'une montagne, qui commande à la ville et aux environs, sa grande église est belle. Il y a plusieurs couvents de l'un et de l'autre sexe, le couvent des religieux de sainte Croix⁶ est le plus beau, les deux chapelles en entrant au chœur de leur église, sont toutes de marbre et fort belles ; la chapelle de la vierge est magnifique, le grand autel est en partie de marbre.

Cette ville est située sur le bord de la Meuse, à un petit quart de lieue de Bouvines, et environ 12 lieues de Liège par terre ; elle est fort marchande, mais non pas tant comme le passé, ayant été ruinée, pillée et détruite plusieurs fois. Le pays des environs abonde en marbre noir et en mines de fer.

► *La ville et fort de Bouvaine avec le paizage,*
C. CHASTILLON
(~1560-1616).



3. La valeur de l'ancienne unité de mesure de la lieue est éminemment variable selon les régions. L'auteur n'utilise apparemment pas de la lieue de Paris, qui a été redéfinie en 1674, soit vers l'époque de publication de l'ouvrage, passant de 10 000 pieds à 2000 toises, soit de 3,248 à 3,898 km. Sa propre référence, qui n'est pas précisée, semble nettement plus grande, de l'ordre de six kilomètres, mais ses estimations des distances sont aussi peu cohérentes entre elles.
4. Charlemont est la forteresse contrôlant la Meuse à Givet ; elle fut construite à partir de 1555 sur ordre de Charles-Quint, qui l'acquiesça de l'évêque de Liège.
5. Boursingault se perd apparemment dans ses notes ou ses souvenirs : de Charleville à Limbourg, ville des bords de la Vesdre capitale du duché éponyme, on compte au bas mot 38 lieues de Paris, et on ne voit pas comment on pourrait arriver directement de l'une à l'autre.
6. Le couvent des frères croisés de la Sainte-Croix était établi entre la Meuse et la porte Martin. Son église fut favorisée par la bourgeoisie de la ville, qui y vit longtemps un lieu de sépulture recherché.

De Bouvines

Bouvines est à un petit quart de lieue de Dinan, de l'autre côté de la rivière.

Cette ville est à quatre lieues de Namur, c'est une petite ville, qui fut autrefois un château ; et se vante, si on doit en croire les chroniques, que les Romains sont ses fondateurs. Il reçut droit de ville, et la liberté de citoyens par la comtesse Jolenthe⁷. Elle est ancienne, et fut autrefois bien bâtie et peuplée ; elle a été saccagée, ruinée et désolée plusieurs fois par la furie des guerres ; mais elle a été depuis remise, et rebâtie par l'industrie de ses citoyens, de sorte qu'elle a maintenant sept portes et seize rues, deux marchez, et seize tours sur les murailles. Elle a une église dédiée à saint Lambert, et un hôpital nommé saint Nicolas, etc. Ses bâtiments plus remarquables sont deux châteaux, ou plutôt deux grosses tours. C'est la patrie de Henry Blesius⁸ peintre célèbre.

[Suit un *ex-cursus* sur la bataille de Bouvines, fondé sur un simple rapprochement homonymique, puisque cette localité voisine de Lille, où Philippe-Auguste vainquit en 1214 une coalition menée par Jean sans Terre et l'empereur Othon IV, n'a évidemment rien à voir avec la Bouvignes namuroise].

Bouvines fut pour la plupart ruinée par Henri II roy de France en l'année 1554. De Dinan à Namur 5 lieues.

Namur

Est une ville assez grande, mais qui n'est pas peuplée pour sa grandeur ; le monde y paraît fort courtois et civil. La ville est très forte, et son château encore plus incomparablement, qui est bâti sur une très haute montagne, et fortifiée entièrement selon les règles. Il y a deux rivières qui passent à Namur, la Meuse et la Sambre, et c'est ce qui rend la ville si (?) forte. L'église des pères jésuites est la plus belle que l'on voie, après toutefois celle d'Anvers, elle est toute de marbre blanc et noir, soutenue par six gros piliers de marbre noir de chaque côté, et qui font les deux ailes de l'église, il n'y a que trois autels, le grand, et un de chaque côté, son portail est fort grand et massif. Les moulins du roi sont à voir⁹. Le cloître des croisières est fort beau, il est tout fermé de vitres peintes. Leur couvent est fort grand et spacieux. Ce qui est de plus rare dans ledit couvent, c'est une grande croix d'or massif garnie de grosses perles, et de pierres précieuses de toutes façons, elle est ciselée à merveille, et gravée d'une façon toute extraordinaire : ladite croix a été donnée par un comte de Namur, ses armes y sont peintes et celles de sa femme¹⁰. Il y a aussi

7. Yolende de Courtenay, comtesse de Namur a en effet signé en 1213 la charte de franchise de Bouvignes.

8. Le lieu de naissance d'Henri Blès (vers 1510-1560), Bouvignes ou Dinant, n'a jamais été établi avec certitude. Cette affirmation de l'auteur va dans le même sens que la *Cronique* de CROONENDAEL, datée des environs de 1586.

9. Les principaux moulins namurois appartenaient en effet au domaine du prince : c'étaient le grand moulin de Sambre et ceux de la Batte, de la Ruelle et du Bassin, sur la même rivière.

10. Cette croix, donnée en 1455 à l'église des croisières par la comtesse Jeanne de Harcourt, épouse de Guillaume II, était un reliquaire réputé renfermer un fragment de la vraie croix, détaché de celui de la

plusieurs beaux et riches ornements, surtout une grande chape fort pesante, pour l'or et l'argent qu'il y a dessus.

Namur était autrefois un marquisat, dont le premier marquis fut Philippe, frère de Baudouin comte de Flandre¹¹. A présent c'est un comté, et qui fait l'une des XVII provinces des Pays-Bas. L'église de Notre-Dame fondée par S. Materne premier apôtre du pays¹², est une collégiale de chanoines, et tout ensemble la première paroisse de la ville, qui est plus grande que la cathédrale¹³. Entre les deux rivières est une montagne sur laquelle est la citadelle divisée en deux, grande et petite, qui n'en font pourtant qu'une par le moyen d'un pont qui les joint ensemble¹⁴. De l'autre côté de Notre-Dame, au bout d'une grande rue, est la place qui est assez belle, en forme d'ovale : là est l'hôtel de ville, et aux environs sont les meilleures et les plus marchandes rues. De Namur à Huy il y a cinq lieues par la barque.

Namur est assise entre deux montagnes sur le rivage de la Meuse où elle reçoit la Sambre, loin de Louvain huit lieues, de Liège et de Bruxelles dix lieues ou environ. Namur est riche et assez belle. Les habitants sont nés aux armes, et la plupart d'eux aiment mieux porter l'épée avec la pauvreté que d'amasser du bien travaillant, à les ouïr parler ils sont plus nobles que les Paléologues¹⁵, et il n'y a guère de pauvre gentilhomme qui ne trouve un prince en sa race. Elle a deux églises collégiales, et porte le titre de comté avec une juridiction et seigneurie très ample. À l'entour d'icelle il y a sept ermitages dans lesquels vivent plusieurs hommes dévots et religieux¹⁶. L'église cathédrale est principalement dédiée à saint Aubin. La ville est entourée d'une double muraille, et passe pour l'une des plus fortes des Pays-Bas.

L'air de ce pays est bon et tempéré, ce qui rend cette région fertile et bien peuplée, elle a diverses rivières, entre autres la Meuse et la Sambre lesquelles y apportent beaucoup de grandes commodités et fournissent quantité de poisson. Il y a plusieurs bois, et principalement celui de Marlaigne qui est fort propre et très bon pour la chasse, pour être rempli de toutes sortes de bêtes sauvages, et de gibier. Ce pays est encore abondant en mines, dont on tire le fer, et d'autres dont l'on tire le plomb, ensemble des carrières où se trouvent

Sainte-Chapelle de Paris. GALLIOT en donne une description précise au tome 3 de son *Histoire* (p. 227-228). Elle n'a pas, à notre connaissance, été conservée. Boussingault est le seul auteur à évoquer les riches vitraux du cloître des croisières ; l'art du vitrail était fort en vogue à Namur à cette époque.

11. En fait, c'est le père de Philippe le Noble, Baudouin V de Hainaut, qui obtint de l'empereur que Namur fût érigée en marquisat à son profit. L'usage du titre de marquis se perdit avec Jean I^{er}, au début du XIV^e siècle.
12. On retrouve ici aussi cette tradition légendaire, omniprésente dans l'historiographie ancienne et inspirée par la *Geste de Liège* de Jean d'Outremeuse.
13. La paroisse Saint-Michel, attachée à Notre-Dame, couvrait en effet un territoire plus vaste que celle de Saint-Jean l'Évangéliste, liée à la cathédrale. Les trois autres paroisses (Saint-Jean-Baptiste, Saint-Loup et Saint-Nicolas) étaient plus réduites.
14. Cette description est curieuse : la citadelle comptait déjà trois parties à l'époque, et on ne voit pas bien quel pont les réunit.
15. Allusion ironique à la dernière dynastie des empereurs byzantins, qui se flattait d'origines antiques.
16. En fait, huit ermitages entouraient la ville, et jusqu'au XVII^e siècle, la coutume voulait qu'on en visitât sept, à jeun et à pied, le jour du jeudi saint.

diverses sortes de pierres de marbre, et de jaspe. Il fournit aussi du salpêtre en grande abondance. On compte en ce comté de Namur quatre villes closes, à savoir Namur qui est la capitale, Bouvines, Charlemont, Valencourt¹⁷, avec 182 villages, et plusieurs abbayes riches et opulentes. De Namur à Charles le Roy cinq lieues.

Victor Tissot, *Les Prussiens en Allemagne* (1877)

Victor Tissot est né en 1844 à Fribourg et mort en 1917 à Paris. Après des études de droit, il vécut un an à Paris et collabora notamment au dictionnaire Larousse. En Suisse, il travailla pour la *Gazette de Lausanne* (1868), dont il fut rédacteur en chef de 1870 à 1873. Revenu à Paris, il s'imposa comme homme de lettres et de presse ; en 1891, il lança le supplément littéraire du *Figaro*, journal dont il devint également rédacteur en chef, de 1888 à 1893. Il doit sa célébrité à son roman *Voyage au pays des milliards* (la Prusse), qui fut vendu en quelques semaines à plus de 50 000 exemplaires et réédité un nombre incalculable de fois. Grand voyageur, il finit sa vie dans son pays natal et légua sa fortune et ses collections à la ville de Bulle, fondant ainsi le Musée gruérien.



▲ Victor Tissot, photo C. HENRY, Musée gruérien

Victor Tissot donna une suite à son *best seller* : *Les Prussiens en Allemagne*, édité en 1877. Ce fut aussi un succès considérable. L'ouvrage commence dans le train, et à l'époque, pour aller de Paris à Sarrebruck, il fallait apparemment passer par Namur et Luxembourg¹⁸...

Dans le wagon qui m'emportait de Paris vers le Nord, je n'avais pour toute compagnie que mon cigare et mon sac de cuir. Le Rhin n'est plus, comme au temps de Méry, dans le département de la Seine¹⁹, et les Parisiens ont donné à leur argent une mission plus patriotique que celle d'aller remplir les poches des

17. Walcourt.

18. S. ROSSIER, *Victor Tissot (1844-1917)* : « Un homme d'affaires littéraires, Cahiers du Musée gruérien », dans *Revue d'histoire régionale*, Bulle, 2009, p. 31-48 et A. BOSSON, « Victor Tissot, un auteur à succès dans le Paris de la Belle Époque », dans *Cahiers du Musée gruérien. Revue d'histoire régionale*, Bulle, 2009, p. 40-54

19. Référence à Joseph Méry, auteur de *Chants du Rhin*, lieder mis en musique par Georges Bizet.

aubergistes allemands. J'étais donc dans la solitude voulue pour sentir la poésie d'un voyage à toute vapeur, au clair de la lune, par une belle nuit de juillet. Vers une heure du matin, je crois que je m'assoupis en murmurant une ballade, et deux heures après, je me réveillais aux cris des conducteurs « Namur Messieurs ! Les voyageurs pour Luxembourg et Saarbrück changent de voiture. »

Mais le train ne partait pour Luxembourg qu'à huit heures. Que faire à Namur à trois heures du matin ? On m'indiqua un hôtel auberge, en face de la gare, où je pouvais aller attendre que le soleil remplaçât les quinquets. Le maître d'hôtel, en manches de chemise et en caleçon, ronflait, étendu sur le billard. Je respectai ce lourd sommeil du juste, et m'approchant de la bougie, je tirai un livre de ma poche ; mais je fus presque aussitôt interrompu dans ma lecture par l'arrivée de trois robustes gaillards, au chapeau enfoncé sur la tête, portant des blouses, et baragouinant un allemand impossible. L'un d'eux appliqua une claque retentissante sur le dos du dormeur, qui sauta sur ses deux jambes en poussant un hurlement : « À boire crièrent les trois hommes en chœur, et ils éclatèrent de rire. De la cannelle ou du genièvre ? demanda l'aubergiste d'un air assez penaud, en se frottant le bas des reins. Du genièvre. »

Ils en burent chacun deux verres, puis saluant l'aubergiste jusqu'à terre, ils lui dirent : « Nous vous remercions ; si jamais nous repassons par ici, nous penserons à vous ». « Mais ça fait un franc vingt », s'écria le maître d'hôtel dont les joues s'empourprèrent.

- Ne vous échauffez pas, c'est inutile, nous n'avons pas le sou, répondirent les trois buveurs en remettant leur chapeau et en sortant de ce pas majestueux qu'affecte Robert Macaire à la Porte-Saint-Martin²⁰.

- Chiens d'Allemands ! Canailles de Prussiens !

Les trois hommes s'arrêtèrent et poussèrent un grognement.

Le prudent aubergiste s'empressa de fermer la porte, et revenant vers moi :

- Vous avez vu le tour, monsieur. Il se renouvelle deux ou trois fois par semaine, depuis que les chemins de fer luxembourgeois sont tombés aux mains de ces pillards d'Allemands²¹. Les Prussiens se croient ici en France ; je m'étonne qu'ils ne m'aient pas encore enlevé ma pendule. Ça viendra, avec les bonnes habitudes contractées pendant la dernière guerre. J'ai porté plainte à la direction centrale. Mais je t'en fiche ! on m'a répondu que je ne devais pas servir à boire aux ouvriers et employés qui n'ont pas des moyens de payer. En ce cas, faudrait que je fouille les poches de ceux qui entrent. Ah ! pauvre pays !

Là-dessus, pour se consoler, l'aubergiste vida trois grands verres de genièvre et s'étendit de nouveau sur son billard.

Le jour était venu ; je fis une promenade de découverte dans la ville. Namur a de jolies rues, d'une propreté exquise ; le pavé brille si blanc qu'on se demande

20. Robert Macaire est un personnage imaginaire de bandit et d'affairiste sans scrupules. Il fut créé par Benjamin Antier et incarné par Frédéric Lemaître dans le drame *l'Auberge des Adrets*, joué en 1832 au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

21. De 1871 à 1919, les réseaux de chemins de fer d'Alsace-Lorraine et du Luxembourg furent gérés par la *Kaiserliche Generaldirektion der Eisenbahnen in Elsaß-Lothringen*, créée par l'Empire allemand au sortir de la guerre franco-prussienne.

si la municipalité ne le fait pas savonner tous les samedis. Plusieurs maisons ont l'extérieur flamand. Je n'ai vu nulle part une telle profusion d'enseignes, il y en a jusque sur les cheminées. En voici une qui, peinte en lettres dorées, bleues et rouges, m'a particulièrement frappé « Philippart. Articles de voyage. » Est-ce un article de famille, ou simplement une succursale de la place Vendôme ? Un peu plus loin, j'ai rencontré au-dessus de la porte d'un estaminet, les Quatre fils Aimon. Ce sont trois grenadiers, chevauchant sur le même cheval, buvant dans le même verre, et vacillant sous le même plumet. Ils se tiennent au bord d'un ruisseau, comme s'ils attendaient qu'il ait fini de couler. Sur plusieurs portes, on lit les affiches suivantes : Quartier garni de demoiselles, Quartier de garçons à louer. À Namur, on se sert de ces expressions anthropophagiques pour désigner des chambres meublées.

La place de l'Hôtel-de-Ville, avec ses pignons découpés, ses fontaines gothiques, sert de campement à toute une tribu nomade de bateleurs, de diseuses de bonne aventure, de montreurs d'ours, de propriétaires de femmes colosses, de fabricants de veaux à deux têtes, de dresseurs d'ânes savants, etc. On est en pleine kermesse ; mais à cette heure matinale, la grosse caisse sommeille accroupie sur l'estrade, les cymbales sont muettes, les clarinettes et les trompettes entassées dans un coin ; un bouledogue galeux veille à la porte de la baraque, et l'hercule du Nord moud du café, tandis que la Vénus napolitaine reprise ses bas.



▲ Panorama de Namur, tirage albuminé (vers 1880)

Les Namurois sont des gens vertueux qui aiment à voir lever l'aurore.

Quelques contrevents s'ouvrent, puis des fenêtres, puis des portes ; des hommes et des femmes descendent dans la rue et entrent dans une église d'où ils ne tardent pas à ressortir avec une croix et des bannières ; ils se rendent en pèlerinage dans les environs. C'est à Namur, si je ne me trompe, qu'ont lieu ces fameuses « processions de sauteurs », *Springprocessionen*²². Tous ceux qui y prennent part font plusieurs kilomètres en sautant tantôt sur un pied tantôt sur l'autre.

Lorsque je revins à la gare, un peu avant huit heures, on alignait sur la place des bataillons de tables destinées à supporter l'assaut de cinq à six cents chanteurs. La kermesse se clôture par un festival. De toutes les caves voisines sortaient des files de sommeliers chargés de paniers de provisions et de bouteilles on se fût cru en plein conte de fées.

Des fenêtres de mon wagon, j'embrasse d'un dernier coup d'œil cette ancienne place de guerre, si forte jadis, et qui eut l'honneur d'être trois fois française. Saint-Simon a raconté d'une manière charmante le siège de Namur par « le roi en personne. » Après la prise du château, les habitants ne pouvaient contenir leurs larmes ; « ils ne pouvaient, ajoute Saint-Simon, regarder un Français, et l'un d'eux refusa une bouteille de bière à un huissier de l'antichambre du roi, qui se renomma de sa charge et qui offrit inutilement de l'échanger contre une de vin de Champagne²³.

La citadelle est encore fièrement posée sur sa pyramide de rocher, mais ce n'est plus qu'un décor. Une batterie de *Krupps*²⁴ l'anéantirait en vingt-quatre heures. Un peu plus loin, au sommet d'une autre pointe rocheuse, surgit du milieu d'une touffe de vieux sapins la cime tronquée d'une vieille tour ; autrefois, c'était une sentinelle qui observait l'entrée de la vallée, ce n'est plus qu'un squelette aujourd'hui.

De Namur à Luxembourg, trajet monotone. L'intérieur du wagon me dédommage heureusement de l'absence de paysage ; à droite, j'ai pour voisine une rubiconde Hessoise, « veuve d'un époux adoré. » Sous son chapeau tyrolien, orné d'un voile bleu relevé en huppe, elle roule des yeux de palombe blessée. Elle voyage pour se distraire de son chagrin et parle avec enthousiasme des Folies-Marigny.

22. Tissot était manifestement mal renseigné, les *Springprocessionen* ont lieu chaque année à Echternach, autour de la tombe de Saint-Willibrod, et non à Namur. On y a vu une survivance de la fameuse danse de Saint-Guy.

23. Cet épisode est en effet rapporté par Saint-Simon, au chapitre premier de ses *Mémoires*.

24. L'aciérie Krupp, à Essen, fondée en 1811, fabriquait depuis 1859 des canons et des blindages réputés.